

# UNE ÉTONNANTE DÉCOUVERTE ARCHEOLOGIQUE AU NIGER



Marandet : le comptage des creusets. Ils sont alignés par tas de 10 sur le sol et par rangs de 70, ce qui permet un pointage et un inventaire faciles (cl. H. Lhote).

L'aventure commence à la lecture du récit d'un voyageur arabe qui, en 1353, visita le massif de l'Air et dit être passé dans une ville nommée Takedda où une mine de cuivre était exploitée. Aucun vestige d'exploitation minière, qui normalement aurait dû laisser une masse importante de scories, de restes de tuyères et de hauts fourneaux, n'a jamais été retrouvé dans ce pays, de sorte que cette ville de Takedda demeure d'une identification incertaine. Dans la transcription graphique arabe de Takedda, il est aisé de reconnaître « Teguidda », vocable tamacheq désignant une cuvette naturelle qui se remplit d'eau au moment de la saison des pluies. Il en existe trois dans l'Ouest de l'Air : Teguidda-n-Tagaït, Teguidda-n-Adrar, Teguidda-n-Tesumt, qui signifient respectivement : Teguidda des Palmiers, Teguidda de la Montagne, Teguidda du Sel. De plus, on a signalé aussi qu'il y aurait un ancien puits de mine à côté d'une ancienne ville ruinée, du nom d'Azelik, et des vestiges d'un important atelier de fonderie dans un autre lieu, Marandet, si bien que toutes ces localités doivent être l'objet d'un examen très serré.

Il y a longtemps que je me suis intéressé à la question et pour assez bien connaître la région, je suis persuadé qu'il a dû y avoir une erreur de transcription dans le manuscrit arabe et que cette mine de cuivre de Takedda ne serait que la mine de sel de Teguidda-n-Tesumt.

De retour en Air par suite de circonstances fortuites, des moyens de transport ayant été mis à ma disposition par le Président Diouri Hamani, désireux de voir relancer l'archéologie nigérienne, en sommeil depuis quelques années, alors qu'elle pourrait prendre une place de tout premier choix en Afrique de l'Ouest par la richesse considérable de ses vestiges du passé, je vais tenter de tirer l'affaire au clair.

Le plan de recherche est simple : il faut procéder à une visite méthodique des trois teguidda, vérifier s'il ne reste pas de ruines aux environs, surtout des vestiges d'une exploitation minière. J'ai avec moi deux, parfois trois collaborateurs, français ou nigériens, qui me secondent dans mes investigations. Nous commençons par Teguidda-n-Tagaït où nous passerons plus de dix

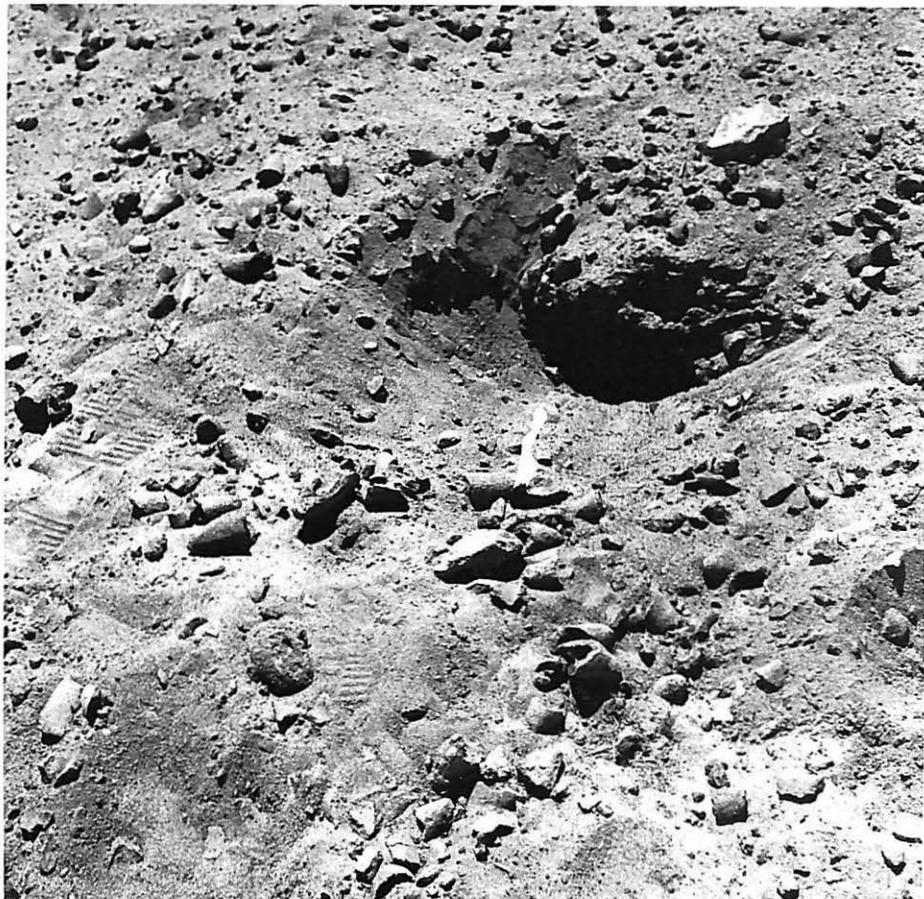
jours sur le terrain. Aucune trace d'exploitation minière ; par contre, nous relevons plus de 200 gravures rupestres, faisons le relevé d'une très grande enceinte fortifiée attribuée à un ancien empereur de Gao venu soumettre le sultan d'Agadez, et surtout tombons en présence d'un énorme atelier néolithique qui, en quelques jours, nous laissera plus de 3.000 pièces finies, dont 300 haches taillées et à tranchant poli.

A Teguidda-n-Adrar, rien non plus en fait de mine de cuivre, mais deux enceintes fortifiées, attribuées au même monarque sonrhaï ; là aussi, il y a un important atelier néolithique sur les pourtours de la cuvette.

A Teguidda-n-Tesumt, nous observons bien les techniques d'extraction du sel afin de les confronter avec le récit du voyageur arabe, mais nous laissons ce problème de côté puisqu'il n'a été que le motif qui, incidemment, nous a mis à même de faire d'importantes découvertes sans aucune relation directe avec lui, mais qui démontrent toutefois que l'exploration du terrain a été bien conduite.



Il restait donc à voir ce qu'était l'atelier de forgerons de Marandet où, vers 1950, avaient été trouvés plusieurs centaines de creusets en argile destinés à la fonte des métaux. Arrivé à ce petit village, qui ne doit plus son existence qu'à la présence d'une nappe phréatique abondante qu'utilisent les nomades pour abreuver leurs troupeaux, je retrouve facilement l'emplacement d'où provenaient les creusets et, en traversant un petit plateau pour m'y rendre, je constate qu'il y eut, en cet endroit, un habitat néolithique. Il y a non seulement des flèches en silex, des haches en pierre polie, mais aussi plusieurs squelettes humains, malheureusement tellement cuits par le soleil qu'ils s'effritent sous les doigts au moindre toucher. C'est encore une découverte inattendue. Quant au site des forgerons, celui où avaient été trouvés les creusets, il m'apparaît sous l'aspect d'un trou ensablé, au centre d'un petit monticule où, rien qu'en se baissant, on peut faire des récoltes fructueuses. Je recrute plusieurs hommes au village



En haut : La première butte qui fut fouillée et qui révéla l'importance du gisement (cl. H. Lhote).

Ci-contre à gauche : L'état des lieux avant la fouille. On aperçoit non seulement des creusets, mais aussi des fragments de poterie et des débris d'os, vestiges de restes alimentaires (cl. H. Lhote).

Ci-contre à droite : 10.000 creusets avaient été exhumés lors de la première fouille systématique (cl. H. Lhote).

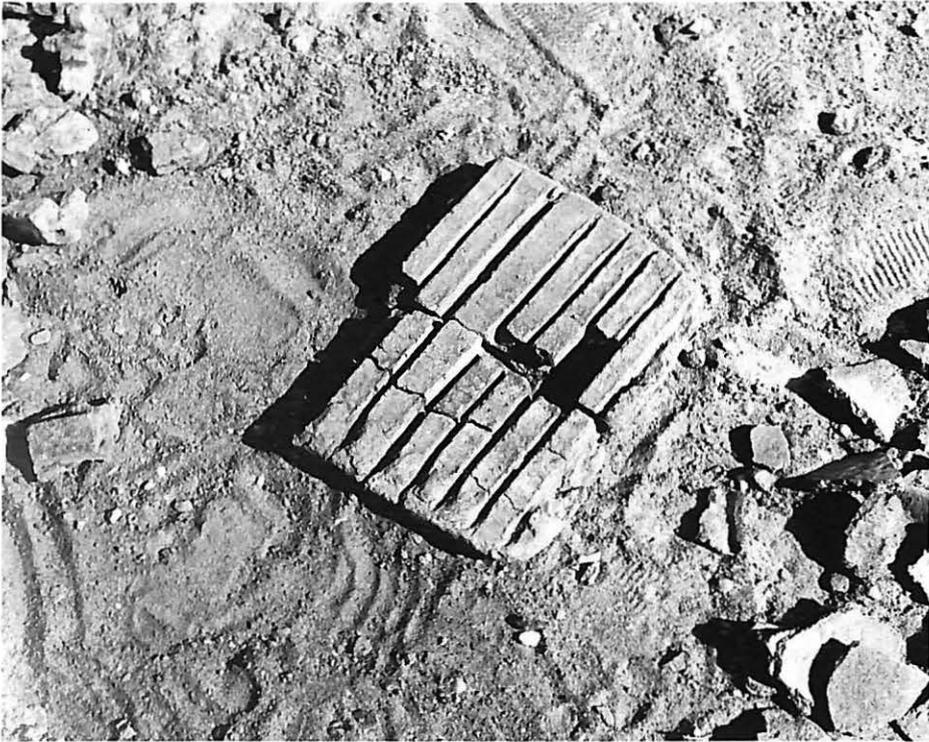
pour m'aider à fouiller ; parmi les volontaires, il y a un forgeron de passage dont les renseignements me seront peut-être utiles. Au fur et à mesure qu'on élargit le trou, les creusets apparaissent en abondance, les uns intacts, les autres légèrement fragmentés ou complètement brisés. Au bout de deux jours, plus d'un millier ont été sortis de terre avec, en plus, quelques scories, des embouts de forge, des morceaux de poteries cassées, des restes alimentaires sous forme d'os et de dents de moutons, de bovidés, même de chameaux, ainsi que des charbons de bois. Ceux-ci sont précieusement recueillis ; ils nous donneront l'âge du gisement, soit +900 de l'ère chrétienne. Dans le fond des creusets, on observe souvent des déchets de fonte où il est facile de discerner des traces de cuivre ou d'argent. Dans certains, il n'y a rien, alors que, manifestement, l'objet a servi. Le plus inattendu, c'est que le forgeron qui m'accompagne prend un de ces creusets entre ses doigts et, à la manière d'un oracle, déclare que

ce type de creuset était destiné à fondre l'or ! Jamais, à ma connaissance, il n'a été découvert d'or dans le massif de l'Air, mais de retour à Agadez, je montre mes récoltes à différents forgerons de la ville, en particulier à certains anciens que je connais depuis fort longtemps ; d'emblée, ils me font tous la même réponse : « Tu tiens là un ancien type de creuset, qui servait autrefois à fondre l'or ! ». Ceux utilisés aujourd'hui sont effectivement différents, moins hauts, plus larges, aux parois moins épaisses.

Je me réfère d'abord aux textes arabes pour obtenir des précisions sur Marandet dans le passé. Les écrits sont peu nombreux, quatre, et très laconiques. L'un signale Marandet sur la piste allant de Gao, l'ancienne capitale des empereurs sonrhais, au Fezzan, en passant par Zouila. En 1140, le géographe Edrissi l'indique comme une ville d'étape où les voyageurs se reposent. A Marandet, la tradition locale dit que les gens qui avaient

fondé la ville étaient des Gobirs, que les Touaregs la détruisirent et que les survivants s'expatrièrent dans le Sud où ils fondèrent l'actuelle ville de Maradi. Ces événements tragiques se seraient produits vers 1200. De fait, après le texte d'Edrissi, il n'est plus jamais question de Marandet. Tout cela est troublant. Il faut poursuivre les fouilles qui nous en apprendront peut-être davantage. L'année suivante, je reviens avec l'un de mes collaborateurs habituels, P. Colombel, et cette fois, nous exhumons plus de 10.000 creusets. Des charbons de bois, recueillis dans une couche inférieure passée inaperçue précédemment, nous informent que le site existait déjà vers 650. Nous retrouvons quelques fragments de fer, un petit morceau d'argent, mais pas la moindre trace d'or. Cette année, c'est-à-dire en 1972, nous continuons nos recherches, car nous avons constaté qu'il y avait trois cônes de détrit. La fouille terminée, nous avons sorti 42.500 creusets. Peut-être y en a-t-il encore dans quelques coins marginaux du gisement.





Ci-dessus : Un moule, à peu près complet, exhumé de la fouille (cl. H. Lhote).

Ci-dessous : Parmi les creusets, se trouvaient aussi des scories provenant d'une forge artisanale, des embouts de forge en argile cuite, des fragments de moules pour la coulée des métaux (cl. H. Lhote).



En plus, nous avons trouvé plusieurs moules à couler le métal, en petites baguettes longues d'une vingtaine de centimètres, plusieurs fragments de poteries dont les formes seront reconstituables, des embouts de forge et des scories. En somme, les cônes de détritrus constituaient la poubelle des forgerons de la localité. L'emplacement de celle-ci peut être localisé par des restes de foyers à une dizaine de centimètres sous le sable. Il n'y avait pas de constructions en dur, l'agglomération ne devant comporter que des paillotes.

Il est possible que les gens n'aient pas encore été islamisés, car il n'y a pas de mosquée ni de nécropole, ce qui nous prive d'éléments susceptibles de nous donner des indications sur l'importance de la population et sa religion.

Quoi qu'il en soit, nos observations sont nettes. S'il y eut une collectivité de forgerons importante à Marandet, elle avait un caractère essentiellement artisanal, ne présentant aucune analogie avec une exploitation minière et n'apportait, en conséquence, aucun témoignage sur l'existence d'une mine de cuivre en Air. Les quelques barres de cuivre retrouvées l'attestent d'ailleurs, car ce n'est pas un métal natif, mais un mélange artisanal dans la composition duquel entrent le plomb et le zinc, ce qui constitue un alliage par récupération de produits hétéroclites.

Au cours des dernières fouilles, un jeune forgeron d'Agadez nous a accompagnés ; les creusets ont été montrés à son père, ses oncles et cousins, tous forgerons, qui déclarèrent que ceux qui n'offraient aucun résidu de métal à l'intérieur avaient servi à fondre de l'or, car la fonte de ce métal, paraît-il, ne laisserait aucune trace. Quant aux moules à couler les métaux, pour me montrer qu'il s'agit d'un modèle courant d'artisan, les forgerons m'offrirent un fragment, taillé dans la serpentine, d'un type très proche de celui trouvé dans la fouille qui avait servi, autrefois, à l'arrière-grand-père.

Poursuivant mes investigations littéraires, je retrouve dans les « Chroniques des Sultans d'Agadez » un passage où il est dit qu'un des sultans ayant demandé à ses oulémas s'il avait le droit de prélever un impôt sur les marchands qui traversaient le pays, il lui fut répondu textuellement : « Tu dois prélever des chevaux et des pagnes sur les caravanes des marchands et tu dois les donner aux hommes qui gardent la route entre l'Égypte

et Tombouctou, parce qu'elle est fréquentée par tout le monde qui transporte des cotonnades venant d'Égypte et l'or venant de Tombouctou ». Ce texte remonte au XVI<sup>e</sup> siècle, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir mentionner Tombouctou, qui avait supplanté Gao au point de vue commercial, l'empire de ce nom ayant disparu en 1591 sous les coups des Marocains du Pacha Djoudeur. En Aïr, Agadez, devenu capitale vers 1506, devait alors jouer le rôle tenu par Marandet jusque vers 1200.

Donc, nous savons de source sûre qu'un trafic d'or a existé au Sahara et que les routes de l'Aïr le connurent. Il ne faut pas oublier que l'Afrique occidentale fut un lieu de production de l'or, qui ravitailla l'Europe pendant de nombreux siècles. Les noms de pays comme la Gold Coast, le Rio de Oro, donnés par les premiers navigateurs qui prirent contact avec les côtes africaines, sont très évocateurs et l'on sait que le Bambouk, le Galam et le Bouré étaient des régions aurifères fort riches. A en croire certains auteurs arabes, il n'aurait pas été exceptionnel de voir des caravanes de dizaines de chameaux transporter de l'or à travers le Sahara, ce qui, à raison de 100 kg environ par charge, représente un poids de plusieurs tonnes de métal précieux. La plupart de cet or était transporté sous forme de poudre. Une autre information, rapportée par l'auteur arabe El Bekri, indique qu'une ville de l'Adrar des Iforas, au nord de Gao, du nom de Tademekka, fabriquait à cette époque des piécettes en or, dépourvues de millésime et de tout signe particulier, d'où leur nom de « dinars chauves ». La région ne possédant pas d'or, le métal venait du Mali en transitant vraisemblablement vers Gao, sous forme de poudre contenue dans des sachets de tissu ou de peau. Tademekka n'était alors qu'une ville d'étape, sur la route du Nord qui, par le Touat, aboutissait à Tlemcen, gros centre commercial à l'époque du trafic avec le Soudan. Il se peut donc que les caravaniers, avant de s'engager dans un si long voyage à travers le désert, prenaient la précaution de faire fondre leur poudre d'or pour la transformer soit en piécettes, soit en lingots afin d'éviter de trop gros risques de perte.

Or, Marandet était une étape sur la route de l'Est comme l'était Tademekka sur la route du Nord, de sorte qu'on peut émettre l'hypothèse que les caravaniers y faisaient transformer leur poudre avant de poursuivre leur voyage vers l'Égypte, pays qui, on le sait, était gros demandeur d'or. Lors-

**Marandet :  
la poterie.**  
(Cliché H. Lhote - 1972.)



que l'explorateur H. Barth passa à Agadez en 1849, le trafic de l'or était éteint, mais il nota qu'il existait une monnaie locale, un dinar en or d'un poids particulier. Au Fezzan, spécialement à Mourzouk qui avait succédé commercialement à Zouila, on ne traitait les affaires qu'en or et la tradition rapporte que Mourad Bey, lorsqu'il s'empara de la ville en 1659, y trouva un trésor représenté par quinze charges de chameau d'or. Qu'un trafic d'or ait transité par Marandet et l'Aïr pour aboutir en Égypte ne relève pas du domaine de la pure imagination et sa vraisemblance nous est apparue au fur et à mesure de notre enquête. Que les forgerons de cette localité se soient livrés à la fonte systématique du précieux métal n'a rien d'imaginaire, la fabrication des dinars chauves de Tademekka nous apportant, par analogie, une sorte de témoignage dont on ne saurait minimiser la valeur.

Mais ce qui étonne, c'est ce chiffre considérable et inusité de 42.500 creusets et on ne peut que se perdre en conjectures en tentant de l'expliquer. L'examen de ces creusets montre qu'à part quelques-uns qui, à force d'avoir été au feu, présentent une vitrification de la paroi extérieure, beaucoup d'entre eux n'ont pas servi plus de trois ou quatre fois. C'est ce que soutiennent, en tous les cas, les artisans actuels d'Agadez et pour eux, ces amas énormes reflèteraient une impor-

tante colonie de forgerons qui aurait travaillé pendant des siècles. Cette hypothèse peut-elle donner satisfaction ? Nous n'avons aucun élément de comparaison car, en aucun pays du monde, un tel nombre de creusets n'a été trouvé sur un même site. L'examen spectrographique des culots que j'ai rapportés nous renseignera peut-être, mais il faudra attendre assez longtemps les résultats. En tout cas, un problème est soulevé et déjà mes amis nigériens m'apportent des informations nouvelles sur l'ancienne route de l'or. En Afrique de l'Ouest, parler d'or, c'est ressusciter l'histoire des trésors enfouis un peu partout par d'anciens seigneurs en fuite, comme on en connaît à toutes les époques et dans tous les pays.

C'était du cuivre que je cherchais et je n'en ai pas trouvé. Et si Ibn Batoutah ou son copiste nous a sans doute involontairement induits en erreur, au moins aura-t-il eu le mérite de nous faire faire des découvertes passionnantes. Un point de connaissance acquis en soulevant toujours un autre, nous voyons que l'ère des investigations n'est pas close, qu'il faut rechercher les autres chaînons de cette route de l'or, entreprendre, en particulier à Tademekka, des fouilles plus approfondies que celles qui ont eu lieu jusqu'à présent pour tenter, par exemple, de retrouver les vestiges des fonderies du dinar chauve.

**Marandet :  
les creusets.**  
(Cliché H. Lhote - 1972.)

